

Festival

L'utopie éphémère du Nowhere

Par Ariane Puccini



REPORTAGE - Chaque été, ils se retrouvent au milieu du désert pour un étrange rassemblement : le Nowhere Festival, lequel se veut participatif, communautaire et... apolitique. Un carnaval de plus ou une véritable utopie ?

« Welcome to Nowhere ! » Bienvenue Nulle part. L'invitation absurde fait écho à ce qui attend le visiteur au-delà de la « Gate », imposante porte d'entrée. On croise dans la poussière un dôme de parapluies, un martien en conversation avec un Cheyenne en slip de bain, un hamac géant, des nudistes, et peut-être même un cours d'aérobic fluo et burlesque. Et ce n'est qu'un petit aperçu du Nowhere festival.

Nous sommes donc au milieu de nulle part, perdus dans le désert de Saragosse en Espagne, sous un soleil de plomb. Dans cette plaine de sable, s'étale ce village de fous de quelques 630 âmes. Des Anglais pour la plupart (40 %), mais aussi un quart de Français, ainsi qu'une vingtaine d'autres nationalités et une petite poignée d'Espagnols viennent y passer une semaine, sans eau courante ni électricité.

Ici, pas de spectateurs ni d'organiseurs professionnels, seulement des bénévoles. Ce festival n'en a d'ailleurs que le nom. Pendant cinq jours, tous, dans une joyeuse ambiance ubuesque participeront à la tenue de ce rassemblement communautaire artistique.

UNE COMMUNAUTÉ, DES RÈGLES

Car il s'agit bien d'une communauté. **Celle des « Nooners », qui fait naître au milieu de ce néant aride un village avant de le faire disparaître complètement, jusqu'au moindre mégot, au bout de cinq jours de fêtes.** Une communauté connectée toute l'année via internet, et qui respecte des règles clairement édictées. Celles-ci sont héritées du Burning Man, un festival américain qui a inspiré le Nowhere (voir encadré).

Parmi ces règles, celle de « Self expression », l'expression personnelle : pas de tabou, pas de jugement, pas d'inhibition. « No commerce » : la circulation d'argent est interdite. « Participation » : chacun des Nooners doit prendre part à la création de l'événement soit artistiquement soit dans l'organisation. Mais au-delà de l'aspect artistique de l'événement, les festivaliers viennent vivre l'expérience « Nowhere ».



Selon un sondage réalisé l'année dernière auprès des participants, la vie en communauté figure en première position parmi les raisons de leur participation. Les Nooners sont libres de venir et de s'organiser seuls, quitte à ramener eux-mêmes les quelque sept litres d'eau nécessaires pour survivre chaque jour dans le désert. Beaucoup préfèrent rejoindre un « barrio » (quartier, en espagnol) où eau, nourriture, générateur d'électricité sont mis en commun. Petite communauté dans la communauté, certaines peuvent regrouper jusqu'à 65 personnes.

Le tout se déroule dans **une ambiance presque « love power »**, où chacun s'échange des « gifts », des petits cadeaux, symboles d'une affection manifestée parfois après cinq minutes de conversation avec un inconnu. Cette effusion généralisée de sympathie et de tendresse ferait croire à un rassemblement hippy. La comparaison fait presque pouffer Alan dans ses favoris.

Grand gaillard de 43 ans, tatoué, crâne rasé, responsable de la « build lead », l'équipe de construction des bâtiments communs, Alan a vu le Nowhere naître il y a huit ans. Informaticien, employé à l'université d'Oslo, il considère que **ces « trucs hippies » sont plutôt une « blague » d'une autre époque**. « Dans les années quatre-vingt [époque à laquelle est née le Burning Man aux États-Unis, NDLR], nous détestions les hippies. Ils nous avaient promis un monde meilleur, mais ils ont échoué. » Avant de concéder : « Les hippies sont les plus visibles ici mais il est difficile de généraliser sur les gens qui participent au Nowhere. »



Un indice, pourtant : selon le sondage réalisé l'année dernière sur les festivaliers, près de 45 % d'entre eux avaient entre 26 et 40 ans, les 21-25 ans n'étaient que 23 %. Les étudiants seraient ainsi minoritaires. « **Il y a de tout ici, poursuit Alan, des médecins, des avocats, des comptables, des gens qui ne sont pas marginaux dans la vie ordinaire** ». On compte ainsi une proportion importante d'informaticiens. « Ces gens qui travaillent sur les ordinateurs sont fascinés par la conception, l'invention. Quand ils ont passé une année devant leur clavier, ils ont besoin de s'exprimer dans un espace physique. »

PAYER POUR LA POUSSIÈRE

« Mais qui paierait pour passer ses vacances dans la poussière et sans aucun confort ? fait remarquer Jurgen, Belge habitué au Nowhere. Certainement pas des marginaux dans la dèche... » **Le budget moyen des festivaliers s'élève en moyenne à 500 € pour une semaine de délire.** Et compris dans le prix, le droit de suer pour installer les structures.

Pas un peu masochiste de travailler en vacances ? « Le travail, c'est fun, assure Alan. Mais dans ce monde commercial, on crée de la valeur pour des entreprises. **Cela fait du bien pour une fois, de travailler pour soi, de permettre à d'autres de profiter de ses créations gratuitement.** » « Les vacances ne servent pas à se reposer, explique Bertrand Réau, maître de conférence en sociologie à Paris I*. Elles servent à créer des « tensions agréables », différentes de celles des jours travaillés, mais nécessaires pour lutter contre la fadeur du quotidien. C'est pourquoi certains vont s'astreindre à préparer leur bronzage avant de partir en vacances. »

Pour Alan, qui occupe un poste « ennuyeux à mourir », cette nécessité le pousse à consacrer quinze à vingt heures de travail bénévole par semaine, huit mois par an, à l'organisation du Nowhere. « Mon « gift », c'est de construire les structures centrales du Nowhere. »

APOLITIQUE...

Il a été aidé par une partie des 70 volontaires de la « Werk Haus », organe chargé de mettre en place les installations communes du festival (toilettes sèches, place centrale, centre médical, etc). Certains bénévoles étaient sur place dix jours avant le lancement des festivités pour planter les premières poutres dans le sable, en plein cagnard. Peter, 26 ans, faisait partie de ceux-là. Avec Alan, il a élaboré les plans du Middle of Nowhere, place centrale du village.

« Quand j'ai vu le résultat, en vrai, j'en ai eu les larmes aux yeux. » Ce jeune français organisateur de concert rock dans le civil, londonien, végétarien, et sympathisant Vert, a été conquis par le festival par **la règle « Leave no trace » (ne laisser aucune trace) : à la fin de chaque édition, plusieurs dizaines de volontaires ramassent le moindre débris resté sur place.**

Selon un sondage auprès des festivaliers, 43 % affirment être des sympathisants de gauche, tandis que 30 % d'entre eux se déclarent « pas intéressés par la politique ». L'événement s'affiche d'ailleurs comme apolitique. « C'est apolitique de la meilleure manière qui soit, considère Peter. Il n'y a ni propagande, ni meneurs. »

Pour autant, le festival n'est pas anodin, selon le Nooner, notamment aux yeux des Anglais, principaux participants du festival : « **Il est le reflet d'une génération sacrifiée en Angleterre. Ils appartiennent à un milieu qui se sent oublié,** qui sait que l'éducation, par exemple, leur sera de plus en plus difficile d'accès car trop cher. Les Anglais sont sauvés par leur sens de l'humour et de l'absurde. »

C'est cette recherche de l'absurde qui a amené Josh, anglais de 31 ans, à s'inscrire au festival il y a six ans. Ce fut une « inspiration » voire une révélation. Lui-même s'étonne encore du changement, « le Nowhere a changé ma vie, affirme-t-il. **J'y ai appris à me servir de mes mains** ». Analyste en informatique pendant sept ans, un boulot routinier qu'il détestait mais « facile », il décide de tout plaquer à son retour. Aujourd'hui, il est charpentier et habite dans un squatt d'artistes dans la banlieue de Londres. « Je gagne moins d'argent, mais ma qualité de vie est incomparable », assure-t-il.



Pour lui, le déclic a eu lieu quand il a appris à utiliser les outils pour monter les installations. « Il y a une vraie culture de la transmission des savoirs, ici, explique-t-il. J'ai pris confiance en moi grâce à cette expérience. » Au Nowhere, il gère maintenant le plus grand barrio du festival, l'Übertown, qui regroupe 65 festivaliers. Il gère les budgets, les équipes de construction, conçoit les décors de la piste de danse pour le barrio, orchestre toute une équipe de volontaires.

Un fonctionnement qui a également alerté Carlos, espagnol, « indignado » de Saragosse, et qui a participé dans sa ville au « mouvement du 15 mai » qui réclamait de façon spectaculaire une nouvelle démocratie en Espagne. « **Quand j'ai vu cette organisation en auto-gestion, cette recherche de nouveauté, d'un monde meilleur, je me suis dit que c'était l'endroit pour parler à des Européens du Mouvement du 15 mai.** »

Mais personne ne s'est présenté à son atelier ce jour-là, dernier du festival, ni à celui qu'il animait la veille... « Apparemment, c'est un sujet trop sérieux pour les concerner », conclut-il devant les Nooners qui remballent tentes et installations. Ils se préparent à faire leur retour dans le « Default World », le monde par défaut, au-delà de la « Gate ».

* Auteur de *Les Français et les vacances*, Éditions CNRS.

23 juillet 2011

Vos avis :

<p>Un farfelu a écrit le 02/08/2011 07:35</p>	<p>Cher Noon3. Ce n'est pas parce que l'homme s'est drogué de tout temps pour diverses raisons et dans divers cadres du plus rituel au plus récréatif qu'il est nécessaire de faire la même chose aujourd'hui. Je suis de votre avis sur le statut légal des drogues. Interdire empire le problème. Je pense qu'il y a consommation de drogue pour se décoincer, faute de pouvoir jouir de la vie heureuse en toute simplicité. Du coup ça devient systématique et plus la peine alors de faire un effort pour se décoincer sans béquille chimique. Pour provoquer je dirai que les drogués sont des handicapés de la désinhibition, des peine à jouir comme on dit. Ce qui en effet me semble bien éloigné des valeurs mises en avant par le Nowhere. Ça arrive tous les mouvements ont des hauts et des bas et même parfois ne se relèvent pas.</p>
<p>Noon 3 a écrit le 27/07/2011 22:05</p>	<p>Cher Farfelu Je n'utiliserai pas le mot décadence. L'homme s'est drogué de tout temps, et continuera à le faire. Donc ce n'est absolument pas une nouveauté. Je préférerais que la drogue soit en vente publiquement contrôlée, cela serait moins nocif pour les consommateurs qui s'enfilent n'importe quoi. Par contre que le motif principal pour venir au Nowhere, devienne la facilité pour en trouver et la consommer, cela me gêne énormément. Je préférerais que cela soit pour créer, construire, exposer, rencontrer et danser.</p>

<p>Un farfelu a écrit le 26/07/2011 12:27</p>	<p>@ Ariane : Elle ne sont pas des composantes spécifiques des valeurs du festival, mais la réalisation sur le terrain évolue avec le temps (sujet qui n'est pas abordé dans l'article) et dépend de ceux qui le fréquentent. Il est donc nécessaire de dire ce qui est à améliorer pour maintenir les valeurs, faute de quoi il se passera la même chose qu'ailleurs... Les raves n'ont pas toujours été comme elles le sont aujourd'hui. @ Noon3 : Je suis d'accord, si ça continue dans ce sens, il faudra chercher ailleurs notre oasis temporaire où manifester la vie heureuse, ou en créer un nous même en secret, comme ça se faisait au début des raves, pour éviter la décadence.</p>
<p>Noon 3 a écrit le 26/07/2011 00:39</p>	<p>oups désolé de ne pas m'être bien exprimé. Je faisais juste une petite remarque sur ce très bon article qui ne parlait pas beaucoup de ces éléments très présents durant ces 5 jours. Je pense en particulier que la drogue est de plus en plus présente au Nowhere, et que nous allons devoir en parler ouvertement avant la prochaine session 2012, sous peine de perdre le sens de cet événement, et risquer de devenir une rave party de 5 jours. Ce qui m'obligerait à ne plus y aller. J'espère que nous allons être responsables et que nous gérerons au mieux le futur. Je fais confiance à nos fantastiques organisateurs anglais pour gérer cette nouvelle donne.</p>
<p>Ariane Puccini a écrit le 25/07/2011 11:25</p>	<p>Il serait faux de dire qu'aucune drogue ne circule dans ce festival. Mais une chose est sûre : si les seuls motifs des « nooners » étaient la drogue et le sexe, ils pourraient en trouver autant dans des lieux beaucoup plus faciles d'accès, plus confortables et nécessitant moins de logistique. La drogue et le sexe ne sont pas des composantes spécifiques du festival.</p>
<p>Lou a écrit le 24/07/2011 17:17</p>	<p>Un bon article et des journalistes très investis, un vrai plaisir. @ Noon 3 : Je pense que chaque participant au Nowhere vient y chercher quelque chose, mais pas forcément une orgie de sexe et de drogue, voir pas cela du tout, il ne faudrait pas non plus confondre avec une vulgaire rave party o__O'</p>
<p>Noon 3 a écrit le 24/07/2011 14:41</p>	<p>L'article reflète bien l'ambiance générale du Nowhere. N'oublions pas que la musique, les longues soirées, le sexe et la drogue sont omniprésents durant ces 5 jours.</p>